

Par M. ^{Chaussier}

~~Mémoire~~
Mémoire

Sur les moyens propres à
déterminer la respiration
dans les enfants qui naissent
sans donner aucun signe de
vie, et à rétablir cette fonction
dans les asphyxiés.

n° 44.



Toujours dans un accouchement long et
laborieux l'enfant souffre plus ou moins par
la pression qui s'exerce sur les différentes parties
de son corps, et par la violence qu'il éprouve
à franchir les détroits du bassin. mais
lorsqu'enfin les contractions répétées de la
matrice, ou les efforts ménagés de l'accoucheur
(en supposant qu'une position vicieuse ait
obligé d'amener les pieds ou d'employer le
forceps) ont surmonté tous les obstacles,
l'enfant naît dans un état de stupeur et

ARC 62 d 2 n° 25

de foiblesse, qui ressemble à la mort la plus
asfurée; il est sans mouvement, sans pouls;
ses lèvres sont décolorées, ses yeux éteints,
ses membres flasques, et sans résistance. —
D'autres fois les paupières sont gonflées, les
yeux sont saillants, le visage violet; tout
annonce une stase du sang, une apoplexie
mortelle. mais quelque soit l'apparence,
l'indication est toujours la même; les moyens
ne doivent pas varier dans les premiers temps,
et si l'on se hâte de couper le cordon ombilical,
(1) si on néglige, si on abandonne cet être
naissant, c'en est fait, le fil de ses jours est tranché.

(1) Dans l'accouchement naturel on ne doit jamais
lier et couper le cordon ombilical avant que l'enfant
ait jeté plusieurs cris; mais lorsque l'enfant naît
sans donner de signes de vie, il faut encore apporter
plus de circonspection, attendre avec patience, si
la circulation ne pourroit pas se raviver dans le placenta,
et se propager jusqu'à l'enfant. pendant ce temps on
emploie les différents moyens proposés dans ce mémoire;
le seul cas où l'on doive s'écarter de ce précepte, est lorsqu'une
perte considérable menace la vie de la mère.

et ne peut plus être renoué. mais quoique
fort allarmant, cet état n'est pas sans ressource;
Souvent la mort n'est qu'apparente, le principe
vital peut encore se ranimer, les fonctions se
rétablir; quelque fois il suffit d'imprimer à la
machine une secousse vive, pour rendre le jeu
et l'action à tous les organes. D'autres fois
ils sont dans un état de stupeur et d'inertie
profonde, qui exige beaucoup de temps et de
patience. n'hésitons donc pas à prodiguer nos
soins dans ces sortes de cas, à employer tous les
moyens autorisés par l'expérience, et même à en
imaginer de nouveaux dont l'application puisse
être heureuse.

Il existe entre tous les organes du corps humain
une liaison si intime, que l'irritation, l'ébranlement
d'une seule partie s'étend, se propage à quelques
autres, et même jusqu'aux viscères les plus
éloignés. Cette vérité reconnue dès l'origine
de l'art de guérir, également confirmée par les
faits pathologiques, et les observations anatomiques,
a engagé les praticiens à conseiller dans ces cas
tous les moyens d'irritation mécanique ou

chymique; mais ils ne doivent pas être employés indistinctement; et pour les rendre efficaces, il faut savoir les choisir, et s'en servir avec méthode; car tous les points d'irritation que l'on peut établir n'ont pas la même énergie, pour exciter l'action du principe vital. ainsi la flagellation, les percussions, les frictions bornent en quelque sorte leurs effets à la surface cutanée. cependant on ne doit pas négliger les frictions faites avec des linges chauds ou trempés dans une liqueur légèrement spiritueuse, et à une douce température; car outre l'action mécanique qui s'exerce sur la peau, la chaleur empêche la concrétion des sucs contenus dans les vaisseaux, et leur imprime un mouvement qui peut s'étendre jusqu'au cœur, et réveiller son action. c'est dans la même vue qu'on a recommandé la succion de la mamelle gauche; mais pour attendre quelque effet de ce moyen, la succion doit être assez forte, afin de pouvoir soulever un peu les côtes, et faciliter ainsi l'entrée de l'air dans le poulmon.

La liaison sympathique qui existe entre le nez et le Diaphragme fait sentir qu'une irritation douce et répétée de la membrane pituitaire, doit agir d'une manière bien plus efficace sur les poulmons. Pour remplir cet objet, on introduit dans les narines la barbe d'une plume; on approche souvent du nez un flacon rempli d'alcali-vol. ou de vinaigre de Westendorf; mais il faut de la prudence dans l'usage de ces irritants chimiques, et l'on doit bien se garder d'en introduire dans le nez, ou d'en verser dans la bouche; car ils agissent comme des caustiques, principalement sur des parties tendres et délicates; et après avoir eu la satisfaction de rappeler un enfant à la vie, on auroit bientôt le chagrin de le voir périr d'une maladie suite de l'usage indiscret de ces moyens trop actifs. (1)



(1) Plus d'une fois j'ai vu des maux très graves occasionnés par l'usage indiscret de ces irritants chimiques. une personne se trouvoit mal, on lui introduisoit dans les narines des papiers roulés plongés dans l'alcali-vol. on répéta plusieurs

L'union plus directe du cordon ombilical avec
le Diaphragme fournit un nouveau point -

fois cette introduction; la personne fut atteinte d'un
coryza très grave. une autre personne avait pris par erreur
une très forte dose d'opium; pour la tirer de cet état menaçant,
on employa avec profusion les aides; on versa dans la bouche
l'alcal. vol., et même on en mêla quelques gouttes à
différentes boissons. lorsque l'état fébrile fut passé,
la personne se plaignit d'angoisses, de douleurs à l'estomac,
de difficulté de prendre des aliments; après quelques jours,
elle éprouva un vomissement dans lequel on reconnut
très distinctement des lambeaux de la membrane muqueuse
de l'estomac; il se fit une forte d'exfoliation de la bouche,
de l'œsophage, et même de tout le canal intestinal.
pendant plusieurs années la personne a conservé un
sentiment douloureux et pénible à l'estomac.
Dans un accouchement laborieux une Dame éprouva
une syncope momentanée; on se trouble, on se hâte,
on verse dans la bouche du Vinaigre de Westendorp.
peu de temps après la Dame mourut d'une inflammation
gangréneuse à la surface interne de l'estomac; la
bouche, le gosier présentaient des lambeaux de membranes
comme des laines. Le chatouillement avec la barbe d'une
plume, l'insufflation de tabac en poudre dans le nez, et surtout
l'introduction de quelques grains de sel dans la bouche de
l'enfant forment des irritants doux, sans inconvénient, et qui ont
l'avantage de dissoudre les phlegmes visqueux dont la bouche
et les bronches sont remplies.

d'irritation qui n'est pas sans efficacité, si
on tire, si on souleve avec précaution le cordon
ombilical; on voit que ce mouvement s'étend
jusqu'au foie, au diaphragme, et par conséquent
agit d'une manière plus propre à réveiller
le mouvement fistaltique des vaisseaux, et à
déterminer la respiration; car souvent la vie
cesse, dans l'enfant naissant, parce que la
respiration n'a pu commencer, et dans l'asphyxie
parce que cette fonction est suspendue. aussi
doit on employer tous les moyens propres à exciter
le jeu du poulmon. c'est dans ces vues que tous
les auteurs recommandent avec tant de soin
d'introduire de l'air dans la poitrine; ce
précepte est sage et fondé sur des raisons
incontestables; mais les moyens qu'on emploie
me paroissent défectueux et susceptibles de
réforme. En effet comment s'y prend-on
pour remplir ce précepte? les uns à l'aide
d'un tuyau de plume, ou d'une canule, d'une
graine de couleau tronquée par le bout, qu'ils
mettent dans la bouche, les autres en
appliquant immédiatement leurs lèvres



sur celles de l'enfant, soufflent dans la
poitrine l'air qu'ils expirent. cependant il
est reconnu depuis longtemps que l'air qui
a été respiré & acquis, en traversant les
poumons, une qualité de létal et nuisible
aux animaux qui la respireroient de nouveau.

Les belles expériences de Priestley et de Fontana
ont démontré que l'air sortant de la poitrine
étoit chargé d'une grande quantité d'air
phlogistique et d'air fixe; or ni l'un ni
l'autre ne peuvent servir à la respiration,
et loin de faciliter cette fonction, la portion
d'air fixe qui se trouve dans l'air expiré
porte sur les poumons un principe meurtrier,
détruit toute la force organique, et ôte toute
l'irritabilité aux muscles.

Les praticiens accoutumés à observer les effets
de l'air sur l'économie animale, sentiront
l'importance de cette remarque. n'a-t-on pas
vu plus d'une fois des gens asphyxiés se
ramener peu à peu par l'usage des premiers
secours, donner des signes non équivoques de
vie, mais retomber dans leur premier état,
et périr de suffocation, en les conduisant

dans des hopitaux? cependant l'air des
hopitaux est bien moins chargé de méphétisme
que celui qui sort immédiatement de la
poitrine.

Quoique très frappantes, ces considérations
paroissent avoir échappé à l'attention des
praticiens. quelques uns il est vrai, ont dit que
l'on pouvoit se servir d'un soufflet ordinaire
pour porter l'air dans le poulmon de
l'asphyxié; mais je penserois volontiers
qu'ils conseilloyent ce moyen pour éviter le
désagrément d'appliquer la bouche sur celle
d'un cadavre, ou d'en approcher de trop près.
au reste quelques uns font leurs véritables
mofifs, ce moyen n'est pas sans inconvénient;
presque toujours les soufflets des cuisines
et des appartemens sont remplis de cendres,
de poussière, et les mouvements portent ces
corps étrangers dans la bouche de l'asphyxié;
d'ailleurs si les lèvres, si les narines ne sont
pas suffisamment fermées, on soufflera en vain,
l'air s'échappera sans pénétrer dans les
bronches.



Pour éviter tous ces inconvénients, j'ai construit une machine très simple, dont la forme, la forme, la structure et les usages sont renvoyés à la fin de ce mémoire. à l'aide de cette machine, on peut avec aisance et sûreté porter dans le poulmon de l'enfant un air frais et salubre; on peut l'introduire avec plus ou moins de force, imiter les mouvements alternatifs de la respiration, mais encore y porter un air plus propre que celui de l'atmosphère à exciter l'irritabilité et l'action des poulmons.

L'art de guérir doit emprunter de toutes les sciences, et recueillir de tous les côtés les différents moyens propres à parvenir à son but; porter dans sa patrie les découvertes des peuples voisins; c'est ajouter au fond public; c'est augmenter ses propres richesses.

Maintenant que la physique moderne a fait connaître plus particulièrement la nature et les propriétés de l'air, on fait que l'on retire abondamment des chaux de menure, du nitre, et de quelques autres substances un air plus propre que celui de l'atmosphère à l'entretien

de la vie des animaux; cet air déphlogistiqué,
qui mérite si bien le nom d'air vital, introduit
dans le poulmon, a la propriété, non seulement
de débarrasser cet organe du phlogistique
surabondant, de rendre la respiration plus
grande, plus aisée, mais encore il augmente
singulièrement la force et l'irritabilité de tous
les organes; enfin il est si salubre, comme l'a
démontré le célèbre fontana, que même
mêlé avec un ^{vrai} poison tel que l'air fixe, il
"peut encore maintenir la vie à l'animal."

Ces différentes considérations m'ont fait
penser que l'air déphlogistiqué seroit de la
plus grande utilité pour déterminer la
première respiration dans les enfants qui
naissent sans donner aucun signe de vie,
et pour ranimer cette fonction dans les
asphyxiés.

J'ai employé ce moyen avec succès pour
soulager un jeune homme de cette ville
parvenu au dernier degré de phthisie, (1)

(1) M^r Chorot jeune avocat de cette ville épuisé par
un crachement de sang, suivi d'une toue vive, d'expectoration
purulente avec fièvre, éprouvoit un point douloureux à l'épaule

mais je n'ai pas encore eu occasion de

droite, la voix cassée, la respiration courte, serrée, douloureuse; avec la machine dont j'ai parlé, je lui fis respirer de l'air déphlogistique; dès le premier instant le poulmon est allégé et rafraîchi; il semble, me disoit le malade, que ma poitrine soit plus large, et qu'il y coule un baume salutaire; le point disparaît, la voix devient plus nette, la respiration plus libre. après deux heures, le point se fait ressentir; une nouvelle inspiration le fait encore disparaître; et pendant vingt jours que je fis usage de ce moyen, le malade éprouva un mieux sensible; chaque jour je lui faisois respirer soir et matin quatre grandes bouteilles d'air déphlogistique.

Dans une feuille périodique sur la médecine, M^r Cailleux rapporte l'histoire d'une phthisie pulmonaire guérie par la respiration de l'air déphlogistique. pour moi je suis bien éloigné de le regarder comme un moyen unique et assuré de guérison; peut-être dans les premiers temps de la maladie, seroit-il de la plus grande efficacité; et d'après l'essai que j'en ai fait, je ne puis trop le recommander comme un remède auxiliaire infiniment utile, et qui n'exclut pas les remèdes qui vont à la cause; dans les maladies graves et désespérées, un moyen de soulagement est toujours précieux, mais, comme l'observe judicieusement un physicien célèbre, en général nous demandons toujours trop, nous comptons pour rien les usages auxquels une chose peut être utile, si elle ne l'est pas pour tous ceux où nous en faisons usage, et dans l'étendue que nous l'espérons.

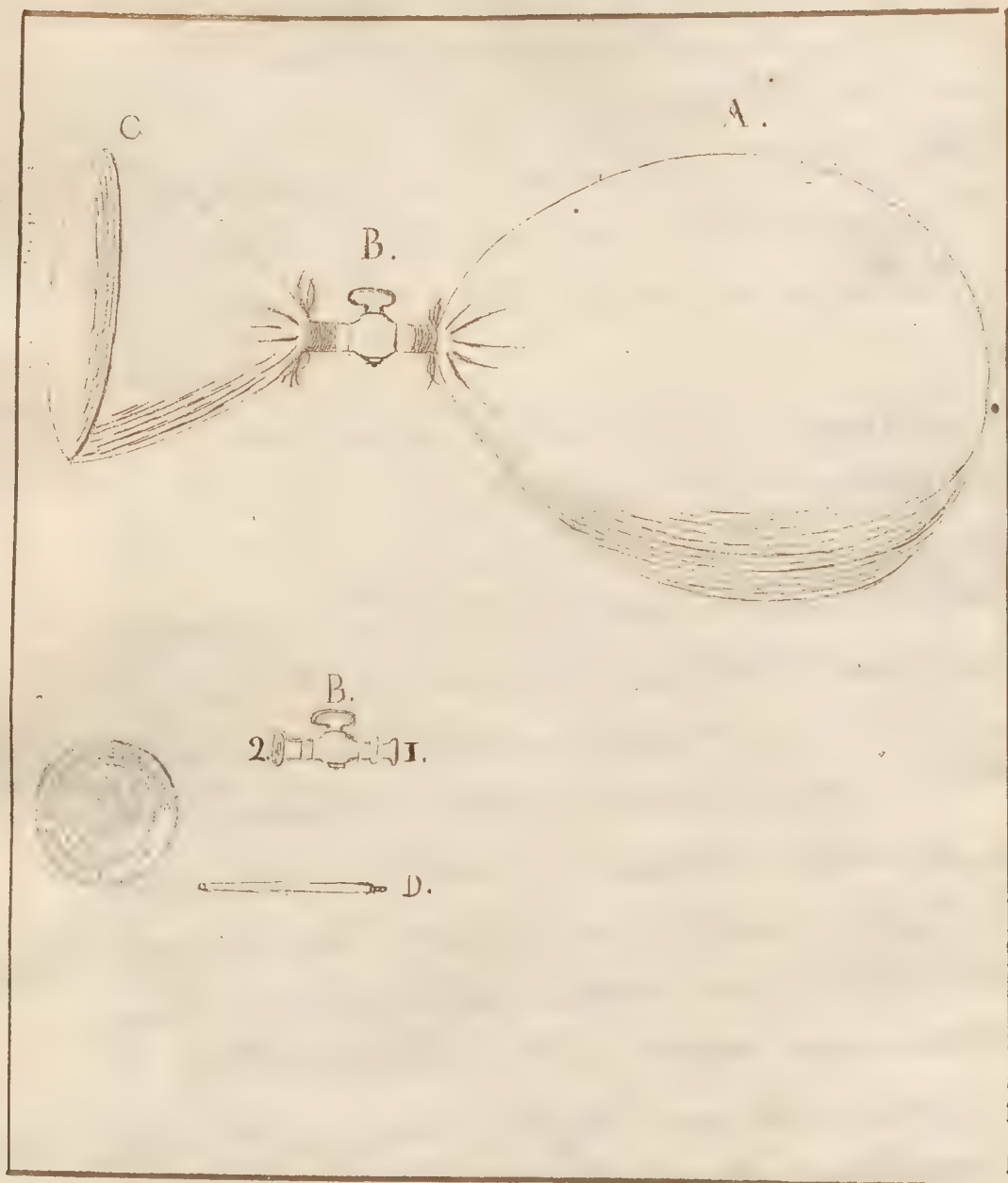
l'épayer sur des enfants qui naissent dans
un état de mort apparente; cependant je ne
puis douter de son efficacité dans ce cas; et cette
conviction est fondée non seulement sur les
différentes considérations que je viens de rapporter,
et qui sont avouées de tous les physiologistes,
mais encore sur des expériences directes faites sur
des animaux dans un état d'asphyxie. iii —
l'expérience et l'analogie ne peuvent induire
en erreur; et jamais son application ne peut
être dangereuse. C'est bien le cas de répéter
d'après Galien, mare aurele. severin, & qu'un
ou deux expériences suffisent pour faire une
loi générale. » Experimento uno aut altero
» fit exinde judicium de universali, Galeno sic
» docente. adeo scilicet respondit homini fructus
» continuos exercitum experimentum, adeo
» quæsitam lentando extendit artem industria.
» Nola ignavia inertem suum semper comperit
» et frigidum focum. »

Dans un bocal plein d'air méphitique je
plongeai en même temps deux oiseaux; et
je les retirai dès qu'ils furent dans un état

d'asphyxie; l'un fut porté aussitôt dans un bocal rempli d'air déphlogistiqué, et l'autre resta exposé à l'atmosphère. en peu de minutes le premier se rétablit, mais le second ne donna aucun signe de vie. cette expérience répétée plusieurs fois sur différents animaux n'a jamais fourni des résultats différents.

Il seroit donc à désirer que les praticiens pussent avoir sous la main l'air déphlogistiqué, toutes les fois qu'à la suite d'un accouchement laborieux, l'enfant naît sans donner de signes de vie; et dans ces entrepôts établis par la bienfaisance du gouvernement pour administrer les secours aux noyés et aux asphyxiés, il seroit également à désirer que l'on y trouvât toujours une certaine quantité d'air déphlogistiqué, comme on y trouve les alkali-vol. &c. j'ai imaginé pour cet objet un appareil simple peu dispendieux, d'un usage si facile, qu'il est à la portée de tout le monde. j'en vais le faire connaître dans l'explication des planches suivantes.

3
2
1



La planche premiere represente la machine
pour porter dans le poulmon l'air atmospherique
ou l'air dephlogistique.

Cette machine est composee de 3 parties.

1°. d'une grande vesie A. propre et bien souple
qui fait le reservoir de l'air.

2°. d'un petit tuyau B. d'une ponce de longueur
portant un robinet dans son milieu.

3°. d'un segment de Vesie C. coupe circulaire-
ment par son equateur, ce qui forme une
sorte d'entonnoir ou pavillon evase qui
recouvre le nez, le menton, peut se modeler
aisement et fort exactement sur le contour
du Visage.

Au col du reservoir j'adapte et j'arrete
fermement par un fil l'extremite 1. du tuyau,
et à l'autre extremite 2. j'attache de la
même maniere le segment de la seconde
vesie.

Les parois de ces vesies doivent être
souples, impénétrables à l'air; et pour cela
on prendra la vesie d'un animal bien

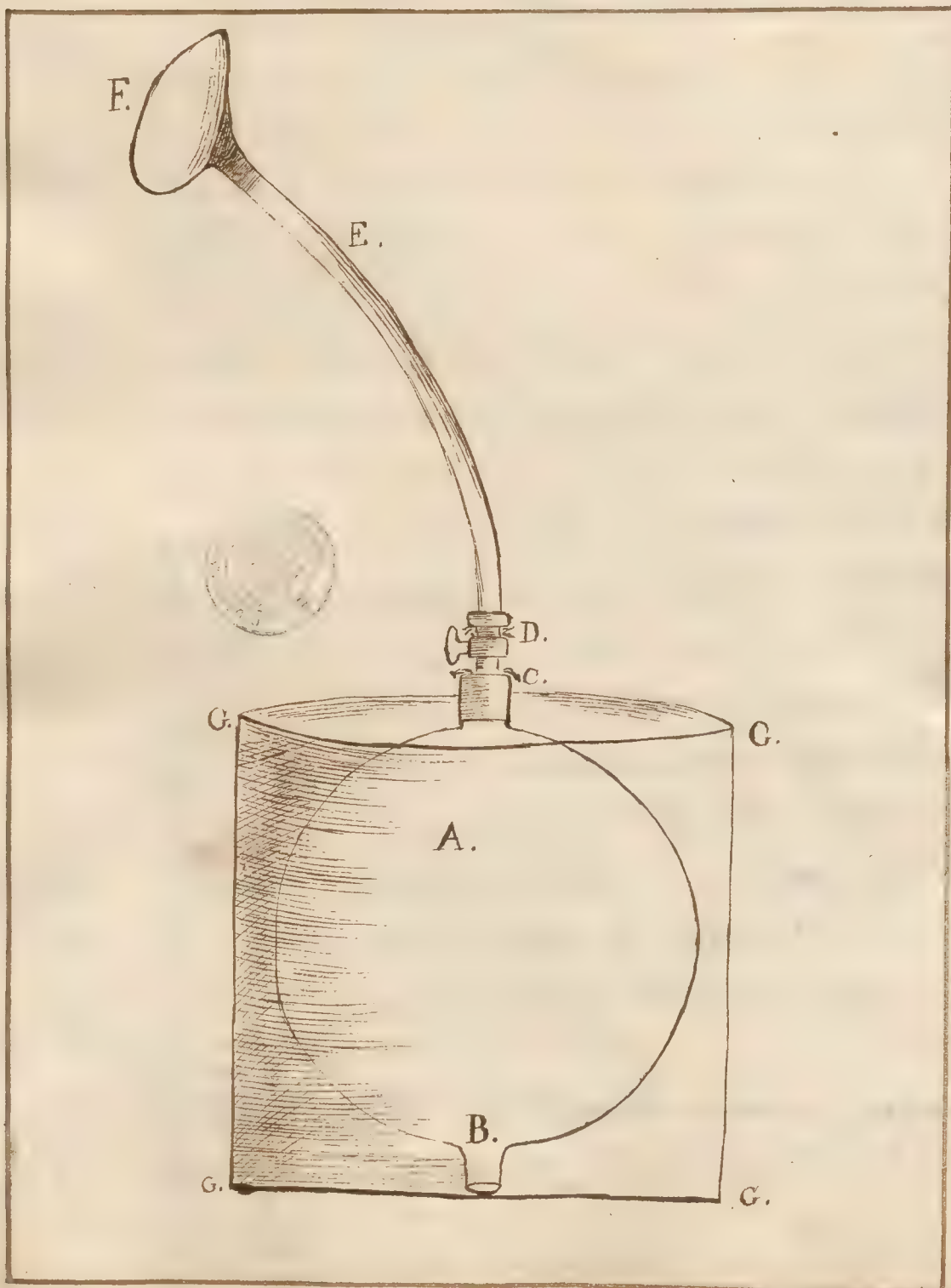


nettoyée et passée à l'huile, ou encore mieux, on fera de ces sortes de vespries avec une peau de chamois, ou un taffetas fort d'un taffetas, et enduit d'un bon vernis.

D'après cette simple description on voit aisément comment on doit remplir cette vesprie. cela fait, on ferme le robinet; on étend sur la racine du nez, les joues, le menton, la portion taillée en entonnoir; on la maintient ainsi appliquée sur le visage, afin que l'air ne puisse point s'échapper; ou, si l'on veut, on fixe ce pavillon par deux rubans dont l'un est à droite et l'autre à gauche, et que l'on attache autour de la tête: après ceci, on ouvre le robinet, et pressant la vesprie avec plus ou moins de force, on fait passer dans la poitrine l'air contenu dans le réservoir. pendant ce temps on peut employer les frictions à la surface du corps, et les différents points d'irritation dont nous avons parlé.

Veut on porter l'air par les narines, alors on renverse le pavillon, on vise à l'extrémité 2.





du tuyau de Cuivre le petit tube **D.** c'est avec cette machine que j'ai fait respirer l'air au phthisique dont j'ai parlé.

La planche 2. représente une autre machine plus composée, que j'avois d'abord imaginée, et employée pour faire respirer l'air dans les maladies de poitrine.



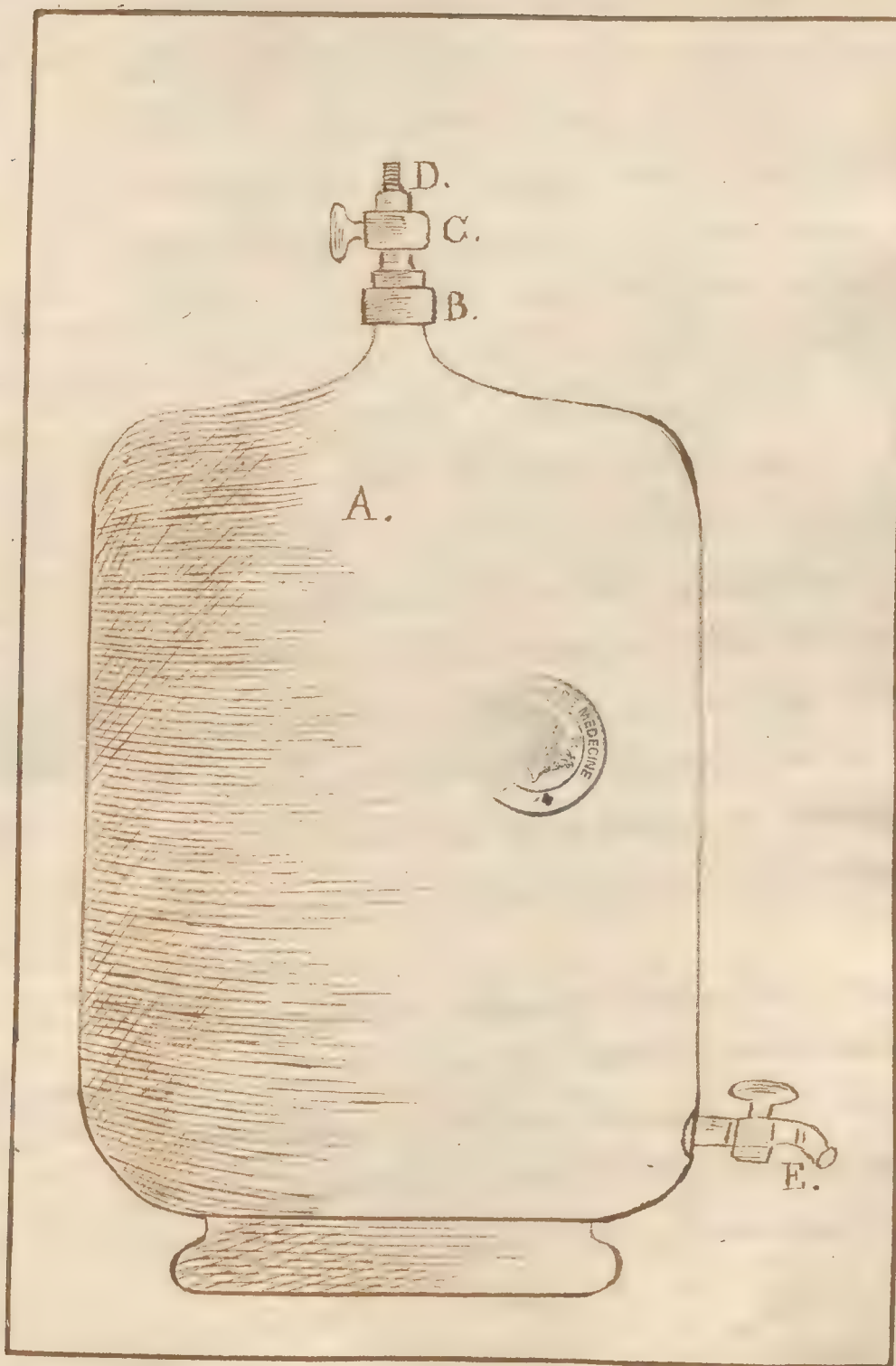
On choisit un grand globe de verre **A.** ayant deux ouvertures, l'une inférieure **B.** restée ouverte et est destinée pour le remplir d'air éphlogistique, l'autre supérieure **C.** est garnie d'une bise en cuivre, qui porte un robinet dans son milieu **D.** à l'extrémité de ce robinet est attaché un tuyau de cuir souple garni intérieurement de petits anneaux de fil de fer, pour en conserver toujours le calibre ouvert, et prévenir son applatissement. Ce tuyau **E.** se termine en haut par une sorte d'entonnoir **F.** ovale, capable de couvrir la bouche, le nez, et le menton. Les bords de cet entonnoir sont garnis de coussinets doux, élastiques, propres à s'appliquer exactement, et à se modeler.

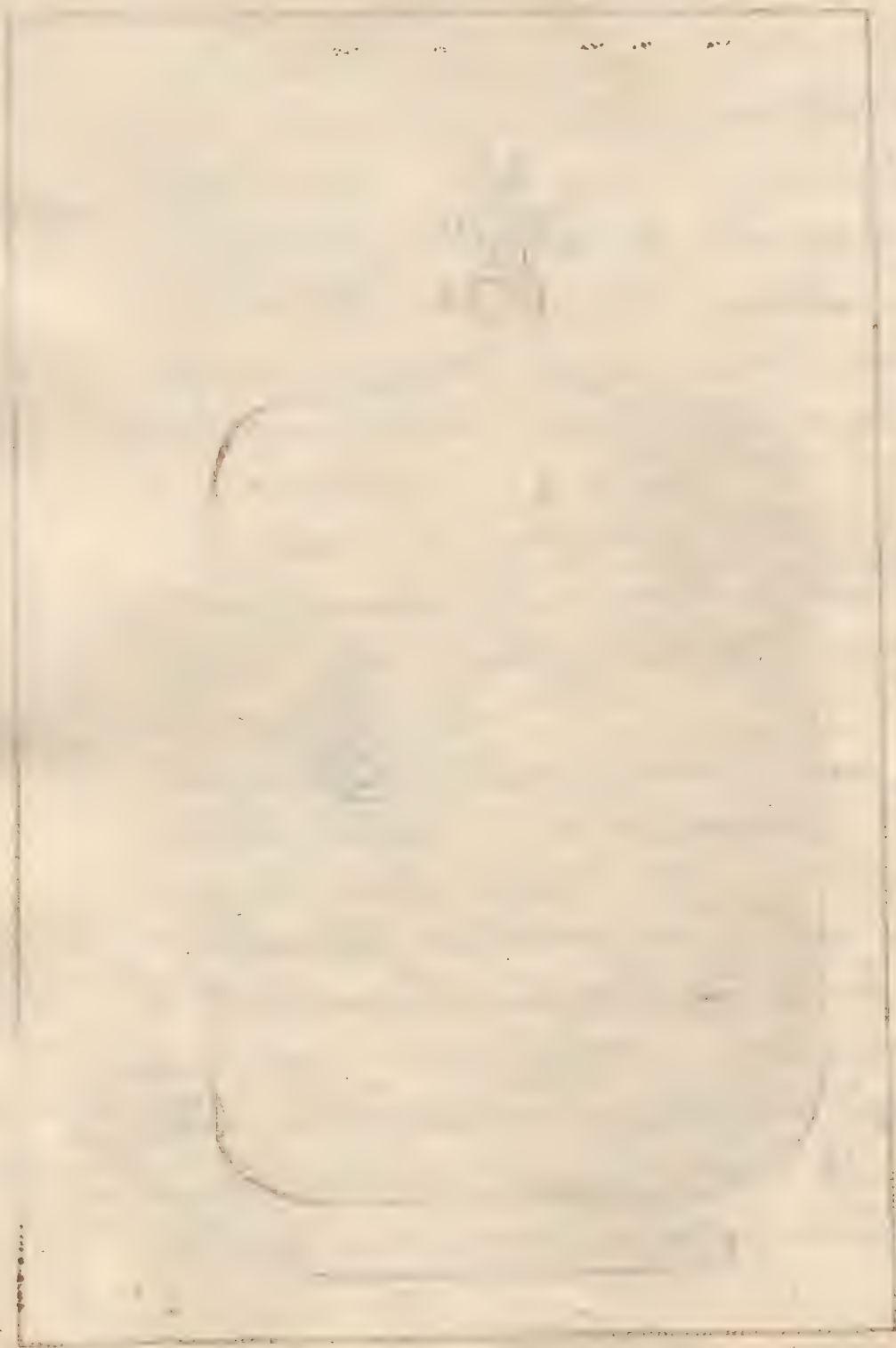
11 sur la forme du visage, sans laisser échapper
l'air que le malade doit respirer.

Le globe étant rempli d'air déphlogistique,
on le plonge dans une petite cuve **G G G G.** à
moitié pleine d'eau; puis le malade adapte
sur son visage l'entourtoir **F.** alors on ouvre
le robinet **D.** et à proportion que le malade
respire, on ajoute de l'eau dans la cuve; —
cette eau doit être froide ou chaude suivant
les circonstances.

La planche 3. représente l'appareil qui
sert de magasin pour conserver dans les
entrepôts l'air déphlogistique, et en remplir
aisément la Vespie.

On choisit un flacon de 10. à 12 pintes **A.** —
on fait mastiquer à son col une virole de
cuivre **B.** portant un robinet **C.** dont l'extrémité
supérieure **D.** se termine par quelques pas
de Vis propres à se monter avec le tuyau
de la Vespie (i. de la planche 1^{re}) ce flacon
a près de son fond une ouverture à laquelle
on fait mastiquer un autre robinet **E.** —
D'autre part on fait construire une caisse





en bois capable de renfermer le flacon; —
l'intérieur de cette caisse doit être enduit d'un
vernis impénétrable à l'eau, ou encore mieux
double d'une lame mince de cuivre).

Le flacon étant rempli d'air déphlogistique,
par les procédés connus, on le met dans la
caisse; et lorsqu'on veut en faire usage, on
verse de l'eau dans la caisse à quelque
pouces de hauteur, puis on ouvre le robinet
inférieur; alors la vespie étant vuide d'air,
on l'arrête au tuyau supérieur du flacon,
on ouvre les robinets. on conçoit aisément que
la pression de l'eau versée dans la caisse
oblige l'air du flacon à passer dans la vespie.
on ajoute de l'eau dans la caisse suivant la
quantité d'air dont on a besoin, et la vespie
étant remplie, il suffit de fermer le robinet
inférieur.

Dans un accouchement laborieux, il est facile
de prévoir si l'enfant naîtra avec un état
de faiblesse capable d'engourdir les organes
de la respiration; alors l'accoucheur prudent
doit préparer d'avance tous les moyens propres

à rappeler à la vie l'enfant naissant. —
Il est, je l'avoue, plus commode d'avoir dans
sa poche un flacon d'alcal. Vol., je n'exige
pas qu'un praticien porte avec lui le
grand magasin d'air déphlogistique que
je viens de décrire; mais on peut lui donner
beaucoup moins de volume, le rendre portatif,
peu embarrassant; d'ailleurs comme le cas
est prévu, on peut envoyer dans les entrepôts
chercher de l'air déphlogistique; enfin —
quand il s'agit de la vie des hommes, —
doit-on négliger quelque chose pour tâcher
de la conserver, et ne seroit-ce pas serendre
criminel que d'hésiter sous des prétextes
d'incommodités et d'embarras, à employer
un moyen qui ne peut jamais avoir
d'inconvénients ni dans son application,
ni dans ses suites, et qui promet plus de
succès que tous ceux qu'on a employés
jusqu'à ce jour?



Remarques
Sur le Danger de brûler du
nitre dans les appartements,
et dans les hôpitaux comme
moyen de purifier l'air.



L'air déphlogistique est relire en grande
quantité du nitre en fusion: c'est une vérité
de fait reconnue par les plus grands chimistes
et généralement avouée; mais cette vérité
a conduit à une erreur grossière, qui peut
avoir les suites les plus graves dans la
pratique de l'art de guérir; erreur d'autant
plus dangereuse qu'on s'en doute moins.
On a dit et répété de tous les côtés, et même
dans les ouvrages les plus récents qu'un des
meilleurs moyens de purifier l'air étoit d'y
brûler du nitre, de le répandre sur des
charbons ardents; mais malgré l'opinion
généralement reçue, instruit par l'observation
et l'expérience, j'ose dire, sans crainte d'être

démenti, que la combustion du nitre est le moyen le plus certain de vicié l'air, et de porter le trouble dans l'économie animale. Ceci, je l'avoue, a de quoi surprendre; mais les faits sont incontestables, et l'expérience facile à répéter.

Donnant mes soins à un malade attaqué de suppuration à la poitrine, je faisois souvent brûler du nitre dans la chambre. un jour qu'on en avoit brûlé plus qu'à l'ordinaire, le malade fut considérablement oppressé, et cracha le sang; quelques personnes bien portantes qui étoient alors dans l'appartement éprouverent un état de malaise et de suffocation. Rendu attentif par ce fait, j'en fis brûler dans mon cabinet; et je ne tardai pas à éprouver, ainsi que mon fils qui étoit avec moi, un état pénible pour la respiration, que nous n'avions pas l'instant précédent; pour ne laisser aucun doute sur les dangers de cette combustion si généralement recommandée, je fis l'expérience suivante.

Je verse dans une cuvette 2 ou 3 poudres
d'eau; au milieu de cette cuvette je place
un creuset de 5. à 6. poudres de hauteur, plein
de charbons embrasés; j'y projette une ou
plusieurs pinces de nitre, et sur le champ
je le recouvre d'une grande cloche de verre.
Lorsque la déflagration du nitre est achevée,
l'air est si gâté que les chandelles allumées
s'y éteignent sur le champ, et les animaux
y périssent dans l'instant.

De quelque manière que l'on fasse la
combustion du nitre, l'air est toujours
prodigieusement altéré; tantôt il est
simplement phlogistique, tantôt il est
considérablement chargé d'air fixe, et en
réitérant plusieurs fois, j'ai trouvé le
moyen de le rendre constamment inflammable,
et par conséquent toujours très dangereux
pour la respiration. Je ne m'arrêterai pas
à décrire ici les procédés de cette dernière
expérience; il me suffit d'en avoir indiqué.



aux praticiens une erreur dans laquelle on
tomboit journellement. Garantir d'un
mal est toujours un bien qu'on ne sauroit
faire trop promptement.

Ceci m'a donné occasion d'examiner ces
parfums si fastueux, ces baumes si précieux,
ces poudres si composées, et tant recommandées
pour les fumigations, pour désinfecter l'air,
ou prévenir la contagion; ce sera l'objet
d'un mémoire dans lequel je démontrerai,
d'après l'expérience, que presque toutes
les fumigations corrompent l'air et le
rendent à l'instant moins propre à la
respiration; que plusieurs sont inutiles, et
quelques unes très dangereuses. Cependant je
suis bien loin de croire que l'on doive les
bannir entièrement de la pratique de la
médecine; au contraire je pense que ce genre
de secours est généralement trop négligé, qu'il
n'est jamais indifférent, que souvent il
peut être de la plus grande efficacité,
non seulement dans les maladies locales et
locales.

non seulement comme un moyen prophylactique
mais encore comme un moyen curatif. en
effet comme il est certain que beaucoup de
maladies sont transmises par les
émanations dont l'atmosphère est chargée,
il y a aussi la plus grande probabilité
de pouvoir transmettre l'antidote par la
même voie.

La manière de faire les fumigations
mérite aussi quelques considérations. Nous
avons vu que le nitre projeté sur les
charbons ardents renvoie l'air méphitique;
mais en changeant de procédé on obtient un
effet entièrement opposé; il ne faut pour cela
que renfermer le nitre dans un matras ou une
phiole à médecine; le mettre sur le feu, &
en procurer la fusion; alors il fournit une
grande quantité d'air vital, et très avantageux
pour les malades.

Quoiqu'il me reste encore quelques expériences
à répéter, et de nouvelles à tenter, je crois
cependant pouvoir avancer 1°. que toutes les



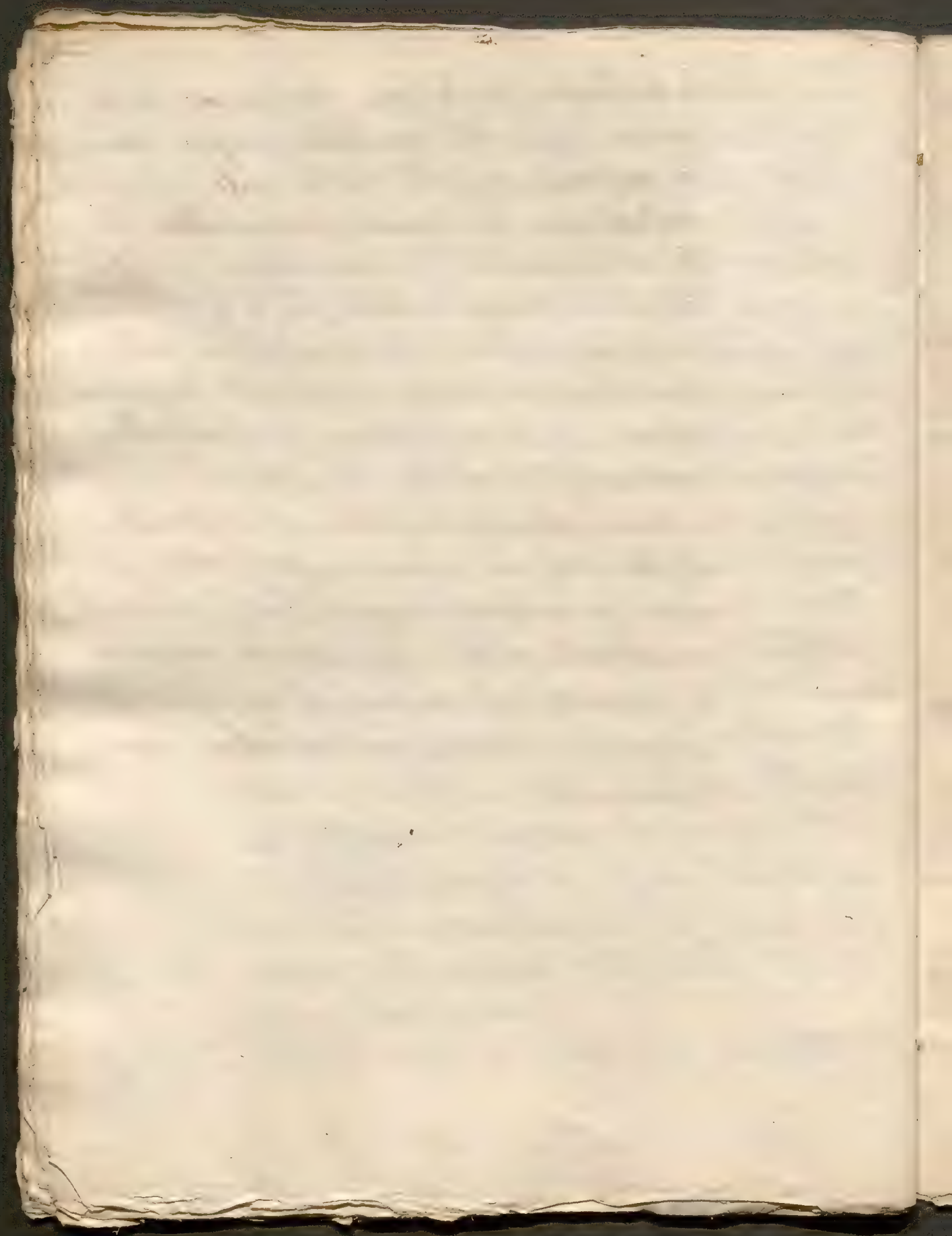
Vapeurs infectes qui s'élevont autour des
blephes qui ont une suppuration abondante
et foetide, ou des malades qui ont d'autres
evacuations putrides, agissent sur le corps, en
détruisant le ton et l'irritabilité générale,
ce qui forme le caractere constant de ces
fièvres putrides et malignes que l'on voit regner
si souvent dans les hopitaux, les prisons &c.,
de ces maladies épidémiques et contagieuses qui
devantent les endroits humides et marécageux.
2°. que les fumigations, pour être efficaces,
doivent produire un effet entièrement opposé.
les unes agissent simplement en procurant
la raréfaction de l'air ambiant, en établissant
un nouveau courant qui délaie et entraîne
les molécules infectes. les autres chargent
l'air de substances salines, huileuses, stimulantes,
qui en irritant les organes, augmentent la
sécrétion muqueuse des surfaces touchées par
l'air, ce qui forme une sorte de couche, ou
de vernis, qui empêche l'absorption des
miasmes contagieux.

D'autres enfin ne bornent pas leur effet

à la surface de la peau, des narines et du
poumon, mais elles pénètrent jusqu'à dans
les vaisseaux, agissent sur les nerfs, se
mêlent avec les liqueurs, augmentent le
ton et l'irritabilité générale, excitent la fibre
la rendent moins sensible, et la font ^{résister} à
l'impression décelère des émanations putrides
dont l'air est chargé. outre cette impression
directe sur le corps vivant, les fumigations
ont un effet secondaire sur l'air.

Je me propose de traiter ces différents
objets dans un mémoire particulier; —
mais je me borne aujourd'hui à indiquer
ces différents points de vue, afin de présenter
le jugement de l'académie, et connoître si
ce genre de recherche peut mériter son
indulgence.





Observation

Sur une cataracte compliquée
avec la dissolution du corps vitré.

Tous les auteurs qui ont écrit sur les maladies
des yeux, s'accordent à dire expressément
que l'on ne doit point opérer les cataractes
branlantes, c'est-à-dire celles qui changent de
place par le plus léger mouvement, parcequ'
ajoutent-ils, ces sortes de cataractes sont
toujours la suite de la fonte du corps vitré,
et qu'ainsi dans l'opération on ne pourroit
éviter l'effusion du corps vitré, et l'affaiblissement
total du globe. Ces raisons, il faut en convenir
sont du plus grand poids; cependant si le
déplacement du cristallin cataracté occasionne
de la douleur, de l'inflammation, alors il ne
faut point hésiter à faire l'opération. —
le cristallin est devenu un corps étranger dont
la présence irrite continuellement un organe
sensible et délicat. la première indication
est de l'extraire: c'est le seul moyen de



remédier à la douleur, de détruire l'inflammation
et de prévenir les suites fâcheuses qu'elle pourroit
avoir. ajoutons encore que l'humour vitré
peut de même que l'aqueux se régénérer; et
si la rétine n'est point altérée, la vue peut
se rétablir du moins jusqu'à un certain point.
L'observation suivante en est une preuve incontestable.

Au mois de mars 1783. M^r de Nanfouathut
m'adressa un homme de sa terre âgé de 50 ans, -
réduit à l'impossibilité de travailler par une
douleur profonde et presque continuelle qu'il
éprouvoit à l'œil droit; il me raconta que depuis
un an, il avoit perdu peu à peu, et sans
cause manifeste l'usage de cet œil, mais que
depuis quatre mois il sentoit dans l'intérieur du
globe un corps vacillant, qui tantôt montoit,
tantôt descendoit, et lui occasionnoit des douleurs
plus ou moins vives, suivant l'endroit où il
se trouvoit placé. à la simple inspection de
l'œil, je reconnus aisément ce genre de
maladie. le cristallin étoit cataracté, et
tellement mobile qu'à la plus légère pression,
il passoit tantôt devant, tantôt derrière

l'iris; la conjonctive étoit enflammée, —
le globe douloureux, la pupille dilatée, et le
malade ne pouvoit distinguer la lumière. —

D'après cet examen il étoit évident que
le corps vitré étoit dans un état de fonte qui
ne pouvoit fournir un point d'appui au
cristallin; ainsi j'avois à craindre dans
l'extraction de ce corps étranger l'affaïssement
du globe.



Mais aussi d'un autre côté la continuité
de la douleur et de l'inflammation pouvoit
avoir d'autres suites plus fâcheuses encore
que l'affaïssement du globe; je n'hésitai
donc pas à proposer au malade l'opération,
non dans l'intention de rétablir la vue,
mais pour faire cesser les accidents
qu'occasionnoit la présence du corps étranger.
malgré l'incertitude du succès, le malade
ayant accepté avec empressement le parti
que je lui proposois, je fis sur le champ
l'opération, telle que je la pratiquois ordinairement
pour la cataracte.

Tandis que je traversois la cornée avec mon
bistouri oculaire, le cristallin se porta
derrière l'iris; et dès que l'incision fut
achevée, l'humour vitré s'échappa
aussi fluide que l'eau, le globe s'affaissa.
J'essayai en vain de ramener le cristallin
logé profondément dans la cavité du globe;
il étoit retenu par le rebord de l'iris, et
par les rides que formoit l'affaissement
des tuniques de l'œil.

Le malade fut pansé mollement et conduit
à son lit; et comme la nuit fut fort
tranquille, il se félicitoit déjà d'avoir été
guéri; mais le deuxième jour le
douleur revint. En examinant l'œil,
je trouvais le globe aussi rempli qu'il l'étoit
avant l'opération; le cristallin se présentait
à l'ouverture faite à la cornée. au lieu
d'employer la punction pour faciliter la
sortie de ce corps étranger, j'écartai
doucement les lèvres de la ploye de la
cornée, et glissant derrière le cristallin

un petit crochet moussé, j'en fis l'extraction
avec aisance. La douleur cessa dans
l'instant, tout alla de mieux en mieux;
chaque jour l'inflammation diminua, —
Et le huitième la cicatrice fut complète.
non seulement le malade n'éprouva plus
cette douleur profonde et continue dont
il se plaignoit depuis quatre mois, mais
encore, contre mon attente, la vue se
rétablit assez pour distinguer très nettement
les gros objets. après un mois de soins, il
retourna dans son pays, où il reprit son
travail ordinaire.



L'extraction des corps étrangers est un des
objets de la chirurgie qui mérite le plus
d'attention. Si nos anciens maîtres ont
recommandé d'opérer avec célérité, ils ont
en même temps ajouté l'obligation expresse
d'agir avec sécurité pour le malade: cito
sed tuto. L'empressement de terminer une
opération, ou d'extraire un corps étranger
a souvent eu les suites les plus fâcheuses.

M^r Louis a démontré les avantages que l'on
doit attendre dans quelques cas de la lithotomie,
à différer l'extraction de la pierre. Les
remarques de ce célèbre praticien n'ont pas
peu contribué au succès de cette opération.
ne pourroit-on pas faire avec succès l'application
de ce précepte si sage, dans quelques cas de
l'opération de la cataracte? presque toujours
la surprise, le saisissement qu'occasionne cette
opération délicate, les efforts que le malade
fait pour maintenir son oeil fixe, déterminent,
surtout dans les sujets sensibles et nerveux
une tension involontaire des muscles du globe
de l'oeil, une contraction de la pupille,
dans le premier cas souvent une portion
du corps vitré s'échappe avec le cristallin
cataracté. c'est, je l'avoue, un petit mal;
mais dans le second cas, le resserrement de
la pupille oppose une résistance à la sortie
de la cataracte, et le mal est plus grave,
parcequ'alors on s'expose à déchirer une
partie du cercle de l'iris, à le froisser, -

ce qui peut entraîner la douleur et une
inflammation. Ne prévient-on pas ces
accidents, en mettant moins de précipitation
dans l'extraction du cristallin, en attendant
que l'érythème momentané fut calmé ?
Je ne dis pas qu'ici, comme dans la lithotomie,
on attende plusieurs jours; ce seroit un mal
sans doute, et faire d'un précepte sage
une application vicieuse; car comme il
ne doit point y avoir de suppuration à la
section de la cornée, souvent la cicatrice
est commencée le premier jour, et complète
le 5^e; mais il est en tout un juste milieu
que le praticien doit choisir et modifier
suivant les circonstances.



